



# BANQUE COMMUNE D'ÉPREUVES

CONCOURS D'ADMISSION DE 2008

Concepteur : ESSEC

**Code sujet**

**339  
ESSECOPT**

---

**OPTION LETTRES ET SCIENCES HUMAINES**  
**Filières A/L, B/L et L.S.H.**

## **OPTIONS**

- MATHEMATIQUES (filière B/L)
- SCIENCES SOCIALES (filière B/L)
- LANGUES (filières A/L et L.S.H.)
  - ALLEMAND
  - ESPAGNOL
  - LATIN
  - GREC ANCIEN
- GEOGRAPHIE (filière A/L)
- GEOGRAPHIE (Filière L.S.H.)

*Mercredi 7 mai 2008, de 14h à 18h*

**N.B. :** Il est demandé au candidat

- de préciser le programme auquel il est inscrit
- pour l'épreuve de langue, de mentionner la langue choisie
- pour l'épreuve de géographie, de recopier le sujet.



# BANQUE COMMUNE D'ÉPREUVES

CONCOURS D'ADMISSION DE 2008

Concepteur : ESSEC

---

## OPTION LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

### ALLEMAND troisième langue

Mercredi 7 mai 2008, de 14 h à 18 h

---

#### 1. Traduction d'allemand en français.

##### Reichsparteitag

Der Reichsparteitag wurde am 10. September 1935 eröffnet, ganz Nürnberg war an diesem Dienstag ein Fahnenmeer. Die verwinkelten Giebelhäuser in der Altstadt hatten sich mit roten Hakenkreuzen und grünem Laub- und Tannenschmuck herausgeputzt, in den engen Gassen bebte das Kopfsteinpflaster unter den schweren Stiefelritten von SA- und SS-Männern, selbst die Kirchenglocken läuteten auf Befehl. Zum Auftakt des Parteitags ließ sich Hitler wie stets im schwarzglänzenden Mercedes-Cabriolet stehend zu seiner Suite im Hotel „Deutscher Hof“ chauffieren, wo er vom Erkerfenster aus die Nürnberger begrüßte – es jubelten ihm einige tausend Bürger zu.

Zu jener Zeit war der Parteitag für die Stadt längst ein wichtiger Wirtschaftsfaktor geworden, eine Zusammenkunft der Superlative, die in Nürnberg ganzen Handwerkszünften Arbeit gab. Das Geschäft begann schon viele Wochen, bevor Hitler das Spektakel eröffnete. Da wurden Fahnen genäht und Holzgerüste gezimmert, auf denen später die Parteiprominenz Platz nahm. Auf dem Parteitagsgelände im Süden der Stadt mußten Lautsprecheranlagen installiert und Gulaschküchen eingerichtet werden. Tiefbauunternehmen buddelten Gräben für neue Versorgungskabel, Installateure legten Wasserrohre, Transportbetriebe organisierten Fahrzeuge. Für den Parteitag im Herbst 1935 ließ die Deutsche Reichsbahn allein 532 Sonderzüge rollen, Postbeamte schlossen 4200 Kilometer neue Telefonleitungen ans Nürnberger Netz. Wenn dann die knapp eine Million Parteitagsbesucher endlich angerückt waren, hatten auch die Bäcker, Metzger und Lebkuchenverkäufer etwas zu verdienen. [...]

Rappel : Les candidats ne doivent faire usage d'aucun document ; l'utilisation de toute calculatrice et de tout matériel électronique est interdite.

„Der Reichsparteitag beeinflusst das Leben dieser Stadt grundlegend: im Materiellen wie im Ideellen“, resümierte im Jahr 1936 der ‚Fränkische Kurier‘. Das war zutreffend, denn die Parteitage hatten in Nürnberg nicht nur für die heimische Wirtschaft den Effekt von Vitaminspritzen, sie wirkten auch als Aufputzmittel für die rechte Nazigesinnung der Bewohner: Vom Fahnenschmuck über die Fackelzüge bis zu dem großen Feuerwerk; von den kolossalen Militärparaden mit modernem Kriegsgerät über die Aufmärsche der mit Spaten ausgerüsteten 50000 Männer aus dem „Reichsarbeitsdienst“ bis hin zu den Jungen und Mädels aus den Turn- und Trachtengruppen, die in endlosen Zügen über den Nürnberger Hauptmarkt trippelten: Alles war bombastisch und beeindruckend, stets hämmerte sich die Marschmusik der Spielmannszüge und SA-Kapellen in die Köpfe. Eine riesige Monumentalschau vor historischer Kulisse, die Kirmes und Schützenfest, Christkindlmarkt und Oktoberfest in einem zu sein schien: Was Fernsehmacher in der Nachkriegszeit mit den großen Samstagabend-Shows in Szene setzten, spielte sich in Nürnberg schon live auf der Straße ab.

**Christiane Kohl: *Der Jude und das Mädchen***

Goldmann Taschenbuch N° 45110 – Mai 2002

Wilhelm Goldmann Verlag, München: pp. 73-75.

## 2. Traduction de français en allemand

### Leçons particulières

En 1937, nous étions quelques-uns autour de Louis Jovet dans un hôtel au bord de la Manche. Il était venu passer le week-end avec la petite équipe qui travaillait au scénario d'un film dont il devait être l'interprète principal. Un journaliste de ses amis, fort connu, l'accompagnait. L'humeur était exquise, Jovet brillant et cocasse comme à l'accoutumée. Le dîner s'achevait lorsqu'un jeune couple s'approcha. S'adressant à Jovet, qu'il avait reconnu, l'homme dit :

« Nous venons de nous évader d'Allemagne... Ici, nous avons l'impression que personne ne sait ce qui se passe là-bas... »

Jovet l'engagea à parler. Alors il commença, alternant avec sa jeune femme. Ils racontèrent longtemps, dans un français heurté mais correct. Nous étions glacés.

« Hitler veut la guerre, conclut le jeune homme. Nous, on va partir pour l'Amérique. Vous, vous aurez la guerre ici... »

Ils disparurent. Le journaliste haussa les épaules, l'air de quelqu'un qui sait et que les inepties irritent.

La guerre ? Avec une sottise dont je mesure l'ampleur, j'avais pour elle de la curiosité, à force d'en avoir entendu parler. C'était comment, la guerre ?

« La guerre, c'est une connerie, dit Jovet. Mais il n'y aura pas de guerre. »

Tout le monde l'approuva. Il commanda du champagne. Un instant obscurcie par les deux messagers de l'Enfer, la soirée reprit.

Aveugle, je l'étais autant que les autres. Plus que les autres, en ce sens que je nourrissais une admiration inconditionnelle pour la France, celle que j'avais bue avec le lait de ma mère, la France grande, héroïque, généreuse, rayonnant de tous les feux du cœur et de l'esprit, la France où chaque vallon, chaque rivière, chaque colline étaient sacrés, et sacrés Jules Ferry, Pasteur et Clemenceau, la France laïque, la France des Lumières, bref la France, singulière entre toutes les nations. Puissante et invincible. [...]

En 1937, l'idée que je me faisais de la France me rendait particulièrement inapte à pressentir la tragédie qui l'attendait. Et puis, nous avons la ligne Maginot, n'est-il pas vrai ? Mais, étrangement, j'ai gardé dans la rétine le regard bleu du jeune Allemand qui parlait de Dachau. Peut-être parce qu'il avait dans ce regard du désespoir devant notre politesse, devant l'incommunicabilité de l'avertissement qu'il nous lançait.

Françoise Giroud : *Leçons particulières*  
Fayard 1990, pp. 46-49.